

Au hammam

Telle un nombril, la dalle de pierre ronde sur laquelle on se repose au centre de la pièce est dure mais chaude. La serviette nouée autour de la taille colle au corps mouillé. Dans le coin à demi dans l'ombre, l'on murmure ou l'on se tait. On entend une douche, le son de pieds nus sur la brique, des portes vitrées qui s'ouvrent, menant de la pièce centrale aux pièces latérales. A gauche et à droite de l'entrée, des corps immobiles vêtus de blanc sont couchés sur d'autres banquettes de pierre. L'air est humide et agréablement parfumé. Temple du «wellness» à l'architecture rappelant les tombes des pharaons de la Vallée des rois, le hammam laisse présager des rituels de bien-être et un univers de sens. Les masseurs venant chercher leurs clients font penser à des prêtres affables qui, sur des autels glissants, embaument les mortels selon leurs souhaits en les oignant d'huile ou les baignant dans du savon mousseux. La chair poreuse est ensuite douchée, ramollie dans le bassin, frottée, placée dans un bain de vapeur aux huiles essentielles et enveloppée dans l'argile, dans une chaleur tempérée et un éclairage doux, le tout entrecoupé de pauses méditatives sur la pierre ronde. Les férus de bains qui souhaitent élargir leur vocabulaire apprendront rapidement ce que signifient des mots comme Sogukluk, Sicaklik ou Bingül et Camekan au cours d'une «soirée entre amies» ou d'une «lecture à la lueur des bougies».

Si l'on ne trouve pas de place dans cette oasis surbookée, on peut néanmoins se faire servir par le chef cuisinier qui, en visionnaire alchimiste, comblera son hôte d'émotions inattendues. Enchantant sa table de chants d'arbres et de rêveries automnales, ce grand maître y ensorçèle un veau et convie le cœur de l'Italie dans ses plats. Il nous envoie flâner dans les vignobles en pochant une saucisse de lapin dans le Barolo, et celle ou celui qui, d'aventure, aboutit dans l'arbre à oiseaux ne voudra déguster son suprême de poussin ou de caille que sous les volutes d'un cigare Cohiba ou enrobé d'une feuille de bouleau.

Dehors, le cirque blanc fait culminer la gestion des émotions verbales vers des sommets insoupçonnés, les canons à neige crachent de la poudreuse, les clients se noient sous les superlatifs, les enfants se retrouvent sur la trace des fées et les vieillards au septième ciel. Il va de soi que pas tout cela n'est pas à prendre au mot. Nous nous sommes créés des mondes parallèles et changeons de réalité à notre guise. Le texte et l'image sont une chose, la réalité personnelle de

chacun en est une autre. Quiconque ne maîtrise pas cette technique de personnalité multiple ne fera hélas que s'énerver durablement. Et pourtant, nul ne saurait rester de marbre face aux séductions de mondes scintillants ni résister aux appels suaves des sirènes de la consommation. Elles nous rappellent ce que nous avons irrémédiablement perdu: les tétras-lyres – désormais empaillés et poussiéreux au Musée d'histoire naturelle de la proche capitale – se livrant à leurs parades nuptiales près du parking des chenillettes à neige, les luges à cornes chargées de foin et l'odeur alléchante de la polenta cuisant sur le fourneau à bois quand, tenaillés par la faim, on rentrait d'une rude journée de labeur. Personne ne souhaite cependant revivre ces temps de corvées où les versants des montagnes, désormais trop construits, étaient fauchés à la main et où de longues marches évitaient à nos ancêtres la fréquentation de centres de mise en forme. Si l'histoire signifie la négation de la nature, la langue conserve la trace de ce que la technique a dompté: le silence de la nuit, le scintillement des étoiles, l'odeur des tourbières au bord du lac et de l'herbe d'été dans le champ désormais asphalté. Un écho verbal résonne en nous lorsque les forfaits journaliers nous vendent de l'aventure et du romantisme, comme si on pouvait acheter tout cela sans risques. Le passé revit dans les slogans de l'industrie touristique, tel une marchandise commerciale. Les personnes qui passent de la neige artificielle au hammam sont habituées à un langage quotidien «psychologisé». Les schémas verbaux standardisés neutralisent les émotions, se réduisent aux paroles qu'ils véhiculent et peuvent être négociés de manière objective ou, au besoin, évalués par des points, comme dans un moteur de recherche de partenaires sur Internet. Ainsi, plaisir et sensualité figurent au programme, tant sur la carte du restaurant que sur le prospectus de l'hôtel, sans que nous rougissions ou même que nous cédions à une anarchie sans retenue. Quelle est la qualité de vie d'un monde où les tentations et les visions de bonheur sont produites et vendues à la chaîne? Sur la pierre ronde agréablement tempérée, en murmurant, quelqu'un vante les mérites de sa nouvelle voiture de marque, alors que son voisin remue les orteils avec contentement. Ce noble hammam semble bien être le nombril du monde.

Erhard Taverna